

Zsuzsanna Gahse

Petite topographie instable

Afin d'éviter tout malentendu: le mot migration n'a aucun rapport avec Migros, migration signifie déplacement. Mais Migros est également une sorte de mot étranger et de toute façon, les mots étrangers vous font toujours penser immédiatement à d'autres mots étrangers, et dans ce cas précis, la confusion est révélatrice, puisque ce sont toujours les étrangers qui migrent. Migraine.

Les immigrants et les émigrants sont des étrangers. Quand quelqu'un se déplace soudain d'un lieu à un autre et que durant un certain temps (reste à savoir combien de temps, bien sûr), il ne retourne pas à la place initiale, peu à peu, il aura l'air déplacé lui aussi, et c'est cela que l'on perçoit comme étant étranger.

Moi par exemple, je n'ai jamais cessé d'aller passer quelques années dans de nouveaux endroits, toujours dans l'intervalle, à Vienne, à Hambourg, à Munich, puis à nouveau à Vienne, maintenant, je suis en Suisse pour quelque temps, mais je vais peut-être poursuivre ma route, par conséquent, je ne suis ici que dans l'intervalle, et ça, ce n'est pas la même chose que de partir pour changer de vie une fois pour toutes et ne plus jamais devoir poursuivre sa route. Je suis une transmigrante, tous les jours, à présent, j'ai devant moi les Alpes de renommée mondiale, sans doute pas pour toujours. Je fais tout au quotidien, mais pas pour toujours, et ça, tout mon environnement le laisse voir.

L'environnement laisse toujours tout voir. On voit aussi quand quelqu'un est loin très longtemps de son chez-soi, quand il commence à perdre ses habitudes ou qu'il les a déjà perdues et oubliées.

Habitude est un mot important en rapport avec la migration. Les véritables sédentaires ont des habitudes et ces habitudes, tous les itinérants peuvent les observer. Il existe pas mal de petits itinérants qui sont sur les routes juste pour observer les habitudes des sédentaires; au cours de leurs voyages, ils cherchent du regard les habitudes et voient que les habitudes des sédentaires dépendent aussi des paysages. Les habitants des montagnes par exemple ont les poumons solides et font du ski, celui qui habite au bord d'un lac va se promener sur ses rives, et les gens dans les grandes villes montent dans les bus et les métros pour faire meilleur ménage avec les routes.

Quoi qu'il en soit, les habitudes et les paysages sont liés, de nos jours aussi, et ces liens, c'est chez ceux qui résident dans un lieu fixe qu'on les discerne le mieux. Il est moins aisé d'observer des migrants et de tirer des conclusions de ce que l'on a vu, et cette différence rend problématique le discours sur les itinérants et les résidents fixes.

D'un autre côté, les sédentaires sont vraiment intéressants parce qu'il n'en existe pratiquement plus, tout et tout le monde est en mouvement, tous, ils sont sur les routes, aussi souvent qu'ils le souhaitent. Seulement, il serait faux d'appeler ceux qui aiment être sur les routes des migrants.

Entre-temps, tout le monde est sur les routes, c'est pourquoi les sédentaires, les sédentaires de souche, sont demandés. Un sédentaire a habité longtemps un même endroit, jusqu'à ce que ce soit devenu une habite.

Un autre a perdu sa face. Il a commencé par sourire souvent, et la façon dont il devrait sourire, on la lui a enseignée à la maison déjà, puis il a émigré, il était jeune et il s'est reconverti. Il a acquis une expression sérieuse avec laquelle, toutefois, il n'est pas arrivé à s'imposer après sa deuxième émigration. Dans ce deuxième et nouvel environnement, il n'y est pas arrivé, plus jamais. Il croyait comprendre les gens et leur répondait, il était là, leur faisait face, mais pour les autres, il demeurait incompréhensible, comme s'il n'était pas encore arrivé, et du coup, il avait perdu sa face pour la deuxième fois.

Perdre la face est très typique des déplacements. Dans un lieu nouveau, un coup d'œil dans la glace ne vous sert à rien, rien ne sert, personne ne vient à votre rencontre, vos propres traits sont inconnus, d'abord pour les autres, puis peu à peu, pour vous-même aussi.

Sauf si le nouvel arrivé est une personnalité connue dès le départ; dans ce cas, il y a bien longtemps que les traits de son visage se sont gravés dans la mémoire de tout le monde, bien avant qu'il soit arrivé, et alors, l'étranger est étranger dans un sens très positif. On peut aussi être étranger dans un sens extrêmement positif, soit pas réellement étranger, mais connu, connu en tant qu'étranger, et presque tout le monde va toujours s'intéresser d'emblée à ce qui est connu d'emblée.

Se déplacer ou habiter. Jadis, *wohnen* aussi signifiait quelque chose comme *se déplacer*, à savoir *chercher* (ce que l'on pouvait trouver comme nourriture). En français aussi, ce mot pourrait continuer à se modifier et à s'élargir, on pourrait imaginer: préhabiter, méshabiter, s'enhabiter d'un endroit, surhabiter un lieu, se cohabiter avec d'autres personnes.

À noter que cette cohabitation devrait être pratiquée simultanément par toutes les personnes concernées. Bien sûr qu'à chaque endroit, il y a toujours quelqu'un qui y habite et y est assis depuis plus longtemps que celui qui est arrivé après coup, comment pourrait-il en être autrement, mais on pourrait, avec le temps, se cohabiter et les itinérants nouveaux et anciens, ainsi que les assis nouveaux et anciens, ne devraient pas trop se soucier des durées. Si une personne ou une famille ou plusieurs familles ne sont assises dans un endroit que depuis quelques semaines et que d'autres gens encore viennent se joindre à elles pour s'asseoir à ce même endroit, il n'y aura guère de problèmes (sauf s'il ne reste plus un seul mètre carré pour les nouveaux arrivants). Mais avec le temps, les enrassins les plus anciens ont des habites et des enrassitudes bien ancrées et ils ont le sentiment qu'un lieu leur appartient à eux et pas aux autres.

Jadis, j'aimais bien parler d'émigrés et d'immigrés, je pensais aussitôt à Beckett, Oscar Wilde, Gertrude Stein, Gombrowicz, Ödön von Horváth et aux autres écrivains qui ne vivaient pas dans leur pays et pas forcément pour leur pays, et je pensais que c'était justement pour ça aussi qu'ils étaient bons, ce que je pense toujours.

Dans son journal, Gombrowicz a écrit qu'aussitôt que l'on mentionne un Anglais, un Français ou un Allemand, on se représente immédiatement une personne entière, sans aucune description supplémentaire, que cette personne pouvait même figurer dans un roman comme Anglais ou comme Allemand et qu'elle serait reconnaissable pour le lecteur; il n'en va pas de même pour les pays moins connus, les personnes originaires de ces pays, selon lui, doivent d'abord être dépeintes de façon précise (sans quoi elles n'ont pas de visage). – Observer des migrants ou les faire figurer dans un roman est encore nettement plus difficile. Que veut dire migrants!

Zsuzsanna Gahse est née à Budapest en 1946. En 1956, à la suite de la répression du soulèvement populaire, elle fuit à Vienne avec sa famille où elle poursuit sa scolarité et apprend l'allemand. En 1983 elle se fait connaître grâce au prix littéraire Aspekte-Literaturpreis pour son premier livre Zero. En 1996, l'Université de Bamberg lui confie une charge d'enseignement de la poétique. Depuis 1999 elle vit à Müllheim (Thurgovie).

Les beaux étrangers, ils doivent faire partie de tout pays et s'appartiennent à eux-mêmes, me disais-je. Dans ce sens, j'étais aussi contente de ma propre histoire, je me disais que c'était bien de pouvoir faire partie de Vienne et de Hambourg et d'autres villes encore.

Je connais une Française (une femme originaire d'un pays connu), elle vit en Allemagne depuis des décennies, mais n'arrive pas à s'asseoir tranquillement, dans ce cas précis, c'est *elle* qui ne veut pas oublier d'où elle vient, et peut-être ne le voudra-t-elle pas non plus dans cent ans. Ou dans trois cents ans. Certains vivent plusieurs centaines d'années dans un autre pays et restent ce qu'ils étaient avant. Pourtant, cent ans, c'est un siècle (d'après Gertrude Stein), et cent ans ne peuvent pas passer ainsi sans que rien ne change. Cent ans, c'est trois générations, et c'est grave si cent ans ne changent rien. Ce qui est grave, c'est quand ceux qui sont assis ou ceux qui les ont rejoints se défendent encore après cent ans. Le temps n'est pas une chose anodine. Personne ne peut prétendre qu'il n'existe pas.

Où se trouve-t-il quelqu'un pour croire qu'il n'existe qu'un seul temps décisif, le passé, un passé ancien et indéterminé où l'on a décidé d'un lieu précis pour chacun? Et qu'à présent, il s'agit d'établir un ordre ancien, que le moment est venu de ranger, et tous les Germains, avec toutes les tribus slaves et romanes, émigrent là d'où ils sont venus jadis, il faudrait aller récupérer les Espagnols et les Anglais, bien sûr, en Amérique, jusqu'à ce qu'ils puissent ou doivent eux aussi retourner dans les lieux qui leur ont été attribués sur le territoire indo-germanique, les Hongrois et les Finlandais traverseraient les montagnes de l'Oural jusqu'aux montagnes de l'Altaï où, bien que leur parenté ne soit pas encore tout à fait élucidée, ils rencontreraient les Japonais, et là-bas les attendraient déjà les Esquimaux. Tous seraient bien réunis, tels qu'ils l'étaient à l'origine, comme si durant tout ce long intervalle, ils n'avaient été que des transmigrants. Mais seront-ils réunis alors sur le plan ethnique? Ou seront-ils rassemblés et refoulés selon des critères linguistiques? Qui doit retourner à quelle époque?

Il sera toujours instructif de savoir d'où vient une personne à l'origine. Même avec les mots, c'est le cas, le passé est intéressant. Il sera toujours palpitant de savoir d'où quelqu'un vient, mais aussi où il va. Pourquoi quelqu'un s'éloigne-t-il de plus en plus de son lieu d'origine, qu'est-ce qui l'attire où? D'où voudrait-il à tout prix faire partie et pourquoi ça?

Je pourrais maintenant aller vivre à Odessa ou à Montréal, et que se passerait-il alors? Si j'avais depuis toujours voulu, voulu aller vivre à Montréal ou à Madrid, à quel endroit appartenais-je?

Extrait du livre «Logbuch / Livre de bord», Zsuzsanna Gahsee, pp. 45-55, Coédition Éditions d'en bas, Centre de Traduction Littéraire de Lausanne et Service de Presse Suisse, 2005.